

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: - (1927)
Heft: 1

Artikel: Le rôle civilisateur du commerce
Autor: Combe, Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-758205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le rôle civilisateur du commerce

Par Ed. Combe

Les sectateurs du socialisme « scientifique » considèrent le commerce comme un rouage parasite qui dans une société rationnellement organisée n'aurait pas de place et devrait disparaître. Aucun intermédiaire ne devrait s'interposer entre producteur et consommateur. L'Etat-Providence, après avoir réglé la production sur les besoins exacts, doit encore se charger de la distribution des produits. On voit comme c'est simple. Malheureusement l'expérience, chaque fois qu'elle a été tentée, a démontré que ce beau système ne fonctionne pas. Voir les Soviets. L'Etat peut, à vrai dire, établir statistiquement les besoins des consommateurs à un moment donné et entreprendre la répartition bureaucratique des produits selon cette statistique; mais son action se révèle paralysante et suspend le cours du progrès dès qu'elle dépasse le cadre de produits indispensables et de consommation courante comme le pain et le lait.

Ceci n'entraîne pas condamnation du mouvement coopératif, pour autant qu'il sait se limiter et exercer l'autocritique. Que les consommateurs se groupent pour acheter en commun et répartir entre eux les produits dont ils ont besoin; qu'ils fassent même un pas de plus et entreprennent la production de certains articles de consommation courante, c'est parfaitement légitime et ils peuvent réaliser de la sorte, pourvu que leur organisation repose sur des bases commerciales saines, une économie appréciable, compensée du reste par certains inconvénients: uniformisation, standardisation de la production, suppression de l'émulation entre les producteurs, sans laquelle il n'est pas de progrès. Mais ce qui distingue la coopération de l'étatisme, c'est qu'elle est un acte collectif de volonté; elle n'est pas imposée d'en haut; c'est une manifestation essentiellement individualiste, nonobstant le fait que les organisations socialistes cherchent à s'en emparer et à en dénaturer le caractère. Les coopérateurs ne peuvent se permettre de supprimer l'intermédiaire que parce qu'ils prennent pour point de départ un besoin commun concret et bien défini, qu'il ne s'agit que de satisfaire. La coopérative se justifie surtout lorsqu'il s'agit de produits de première nécessité, ne laissant qu'une marge étroite à la qualité et à la fantaisie. Dans toutes les autres branches, elle montre la même tendance à avilir la production que nous avons signalée dans le communisme ou étatisme.

Je me propose de montrer ici que le commerce, bien loin d'être un organe parasite, est un rouage créateur au premier chef et l'un des agents les plus actifs de la civilisation. On peut à bon droit prétendre que sans lui l'homme ne serait jamais sorti de l'état sauvage. Sa fonction spécifique consiste à créer des besoins pour avoir occasion de les satisfaire; à exciter chez le consommateur des désirs qu'il n'aurait jamais ressentis s'il avait été laissé à lui-même. Le sauvage est un être qui a réalisé un équilibre stable entre ses besoins et ses ressources, résultat qu'il atteint en maintenant les premiers à un minimum. Il n'a besoin de rien et ne ressent en conséquence aucun désir de mieux, aucune curiosité pour autre chose. Pendant des âges sans fin, sa progéniture peut continuer à vivre comme il a vécu, ne connaissant ni les grandes peines, ni les grandes joies, dans un état de médiocrité auquel il semble que certains sociologues souhaiteraient nous voir retourner. Seuls certains changements graves de l'habitat : diminution du gibier, altération du climat, tarissement des sources, etc. pourraient obliger ces primitifs à se déplacer et à chercher un nouveau milieu leur offrant les ressources de l'ancien. La préhistoire nous laisse deviner des migrations de ce genre; elle nous enseigne aussi que, faute de pouvoir s'adapter à des conditions modifiées, des races entières ont disparu pour faire place à d'autres, venues on ne sait d'où, et mieux aptes à la lutte pour l'existence.

Supposez que dans un tel milieu inerte, à l'état statique, surgisse le commerçant. Celui-ci vient d'ailleurs, il est par définition, à l'origine, un voyageur. Il parle aux hommes de choses, de pays et de gens qu'ils ne connaissent pas; il leur montre des produits de la terre et de l'industrie humaine dont ils n'ont aucune idée; véritable Tentateur, serpent du jardin d'Eden, il éveille au cœur de ceux qui l'écoutent la curiosité et la nostalgie de l'inconnu. Il évoque des contrées étranges, où croissent d'autres plantes, où vivent d'autres animaux, des femmes plus belles; il montre des objets de parure qui les rendent plus aimables encore. Un désir ardent pénètre dans la poitrine de ses auditeurs; ils brûlent de partir, de voir ce qu'il y a au-delà de leur horizon, de goûter aux merveilles qu'on vient de leur décrire; les uns partent, les autres restent. Les premiers créeront la géographie; les autres, dévorés d'une impatience qu'ils ignoraient naguère, fonderont le commerce et l'industrie. Ils travailleront pour payer au marchand les produits venus du dehors, pour copier les modèles étrangers; chaque besoin assouvi sera le père d'un désir nouveau, l'esprit humain tenu sans cesse en haleine s'ingéniera à créer des types plus parfaits que les anciens et le marchand, dont l'intérêt

est d'activer les échanges, aura soin de ne jamais permettre que le désir s'alanguisse, mais de le stimuler au contraire en renouvelant à l'infini la forme et la substance de la marchandise.

Dans leur immense majorité, les besoins de l'homme civilisé sont artificiels, et le degré de civilisation d'un peuple se mesure à la complexité, au raffinement de ces besoins. C'est pour les satisfaire que le cerveau humain a créé toutes les sciences, tous les miracles de la technique. Le commerce est donc à la source non seulement de toute la complexité de notre vie matérielle, mais de toute notre vie intellectuelle et artistique. Pour ce qui est de la vie matérielle, la démonstration me paraît superflue. Quant à la vie intellectuelle, artistique et même morale, le lien de relation est moins direct, moins évident, mais non pas moins réel. C'est grâce à l'accumulation de richesses rendue possible par le commerce qu'une certaine catégorie d'hommes a disposé de loisirs permettant à une élite la recherche désintéressée, la spéculation pure, le culte de la beauté. Ce furent les savants, les philosophes, les artistes, c'est-à-dire ceux qui ont sublimé l'existence en lui conférant une signification insoupçonnée de l'homme primitif. A noter que nos socialistes scientifiques sont fort embarrassés lorsqu'on leur demande quelle place ils feront à cette élite intellectuelle dans une société où règnera l'égalité absolue et où l'État dispensera à chacun la même quantité de produits en échange de la même quantité de travail.

Tous les grands voyages de l'histoire et de la préhistoire, qui aboutirent à la découverte de la terre, découverte non encore complètement achevée aujourd'hui, puisque de grands espaces restent à explorer aux Indes Néerlandaises, en Nouvelle Guinée, sur le Haut Amazone et ailleurs, ont eu le commerce pour objet. La science devint par la suite un objet accessoire, mais la curiosité scientifique fut un effet avant d'être une cause. C'est pour chercher des métaux précieux et des matières premières, c'est pour échanger leurs produits que les Phéniciens entreprirent leurs navigations lointaines et fondèrent des comptoirs sur toutes les côtes. C'est au commerce que servit dès longtemps avant les temps historiques la « route de la soie » entre la Chine et l'Occident. C'est pour accéder plus commodément aux richesses de l'Inde que Vasco de Gama fit le périple de l'Afrique et que Christophe Colomb découvrit l'Amérique. La curiosité des régions polaires naquit de la poursuite de la baleine, du phoque, de la morue et du hareng. Sans l'aiguillon du commerce, l'homme de Cro Magnon eût-il su jamais qu'il existait des baleines, des morues ?

Mieux encore: sans le commerce, la majeure partie du globe serait demeurée inhabitable, car les habitats fournissant sans appoint du dehors le nécessaire à l'existence sont l'exception et non la règle. Beaucoup de peuples à demi sauvages ne peuvent subsister à l'heure qu'il est que grâce à un minimum d'échanges commerciaux réguliers avec les régions voisines. Le commerce a été l'agent principal du peuplement de notre planète.

Inutile de pousser plus loin cette démonstration. Je crois avoir fait ressortir la différence capitale entre un système communiste de répartition des produits et le système individualiste dont le commerce est l'agent vital. Le premier est statique; le second dynamique. En mettant les choses au mieux, une organisation communiste pourrait (théoriquement) maintenir en mouvement le mécanisme des échanges tel qu'il existe à un moment donné de l'histoire. S'appropriant les conquêtes de l'effort individuel, elle les stéréotyperait et les perpétuerait *ne varietur*. Elle serait incapable de les développer; elle les arrêterait net.

Le commerce, lui, a créé la civilisation moderne. Ce rouage prétendu parasite a peuplé le globe jusque dans ses recoins les plus inhospitaliers; il a su le rendre habitable et tend chaque jour à ouvrir de nouveaux domaines et à y faire pénétrer une somme de comforts comparable à celle des régions plus fortunées. C'est au point que la fameuse loi de Malthus, exacte dans l'absolu, n'est pas susceptible de conclusions positives dans le concret, parce que tous les jours, grâce au génie commercial, l'homme parvient à agrandir pratiquement sa planète et à en tirer un meilleur rendement. La saturation prévue par Malthus est donc en réalité bien plus éloignée qu'il ne l'a cru. D'immenses aires de peuplement existent encore à l'état potentiel au Canada, en Sibérie, en Australie. On sait aujourd'hui que moyennant certains travaux il serait possible de transformer de vastes espaces désertiques en terres fertiles. On est encore très loin d'avoir épuisé les possibilités en matière de culture et d'élevage. Les nouveaux moyens de transport mettent à la portée du consommateur des produits qui étaient jadis entièrement hors de son atteinte. Se rend-on compte de la signification de l'industrie frigorifique au point de vue de l'alimentation mondiale?

Pas une seule de ces conquêtes n'eût été possible sans l'intervention du commerçant. L'état statique imaginé par les théoriciens du communisme est aussi incapable de continuer cette œuvre qu'il l'eût été de la créer. N'est-il pas dérisoire, dans ces conditions, de parler du parasitisme de l'intermédiaire? Ne saute-t-il pas aux yeux que le rôle du marchand est

créateur au premier chef? Qu'il est producteur de richesses, qu'il élève le niveau de l'existence, qu'il rapproche les hommes tout en maintenant entre eux une saine émulation mère du progrès scientifique et intellectuel?

S'il tend à élever le niveau de la prospérité générale, il est exact – et c'est là la raison qui le rend odieux aux communistes – qu'il tend à répartir inégalement la richesse et entretient d'assez criantes différences sociales. Mais c'est là un corollaire de son activité principale, et il n'apparaît pas impossible de corriger ce défaut sans toucher à l'individualisme et à l'esprit d'initiative qui sont ses sources d'énergie. Les efforts d'hommes comme Ford et Filene sont significatifs à cet égard. Il faut chercher une meilleure base pour la répartition du profit; il faut se garder avec soin, par contre, de supprimer le profit lui-même, ce qui résout le problème en égalant à zéro la quantité à répartir.

Laissons travailler le commerçant. Surveillons-le, car il pourrait être dangereux pour la communauté de lui laisser entièrement carte blanche. Cherchons à concilier son intérêt avec celui de la communauté. Efforçons-nous surtout d'assurer une juste participation de tous aux valeurs créées par son initiative. Mais ne commettons pas la sottise de supprimer tout ce qui fait son efficacité et sa force en le ravalant au rôle de commis et de bureaucrate.